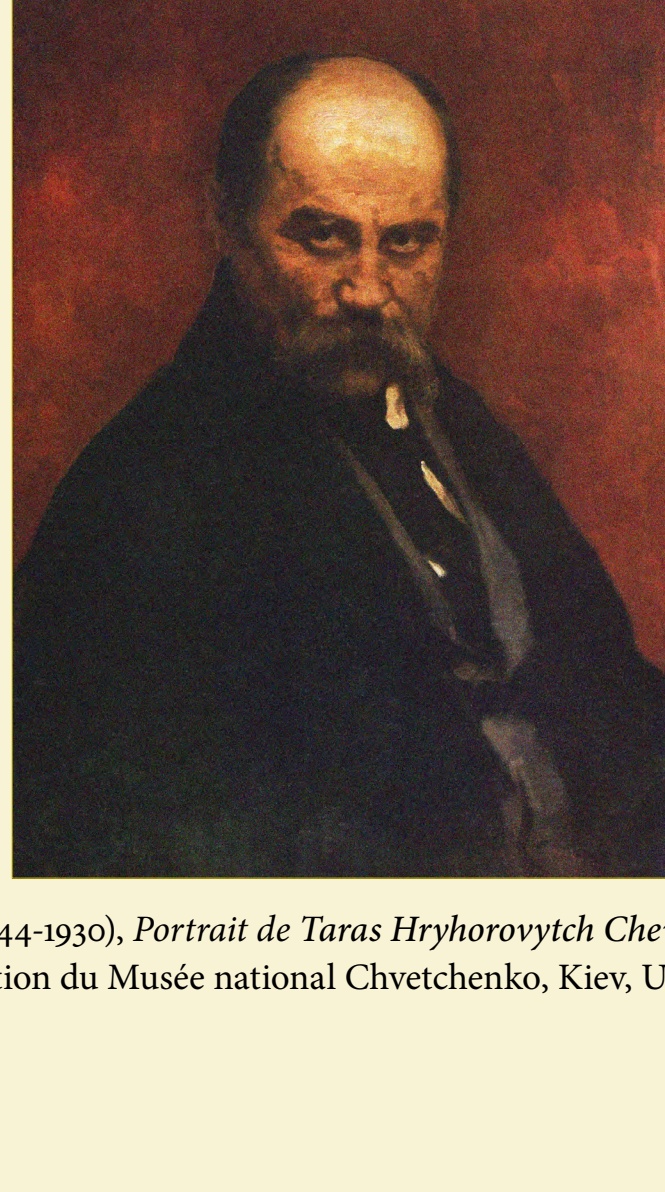


Taras Hryhorovych Chevtchenko (1814-1861), *Kateryna* (1842), Musée national Chvtchenko, Kiev, Ukraine.



Iliia Répine (1844-1930), *Portrait de Taras Hryhorovych Chevtchenko* (1888), collection du Musée national Chvtchenko, Kiev, Ukraine.

MARIANNE

« UN DIMANCHE, dans la prairie, – les jeunes filles se promenaient, – plaisantaient avec les garçons – pêle-mêle; elles chantaient – l’aurore du matin et du soir, – et comment la mère battait sa fille – pour l’empêcher d’aller avec un Cosaque. – Ordinairement les fillettes – chantent ce qui les concerne; – c’est ce qu’elles savent le mieux.

« Et voilà qu’un vieil aveugle, – avec un petit garçon, – arrive d’un pas chancelant dans le village, – ses souliers à la main, – un sac d’écorce de tilleul – sur l’épaule...

« Regardez, fillettes, – le *kobzar*! voilà le *kobzar*! – Et toutes, se hâtant, – laissant là les garçons, courent – à la rencontre de l’aveugle. – Vieux père, cher cœur, mon petit ramier, – chante-nous quelque chose! – Je te donnerai du gâteau; moi, des cerises; – moi, de l’hydromel pour te rafraîchir... Chante-nous quelque chose!

« – Oui, mes chéries, j’entends; – merci, mes fleurettes, – pour vos paroles gentilles. – J’aurais bien joué, ... mais voyez, – il n’y a pas moyen, pas moyen! – Hier, j’étais dans une foire, – ma *kobza* a été cassée... – Il ne reste que trois cordes! ... – Eh bien! avec trois, comme tu pourras! – Avec trois! ah! fillettes, – il fut un temps où je jouais avec une seule; – mais à présent je ne pourrais plus. – Attendez un peu, mes chéries, – je vais me reposer un moment. – Asseyons-nous, gamin!

« Ils s’assirent. Le vieillard défit son sac, – et en tira la *kobza*. Deux ou trois fois – il fit résonner les cordes... – Que chanterai-je? ... Attendez... – La brune Marianne... – L’avez-vous déjà entendue? Non? – Alors, écoutez, fillettes, – et rentrez en vous-mêmes...

« – Au temps jadis, – il y avait une mère – restée veuve, et pas jeune. – Elle avait des bœufs, des chariots. – Sa fille Marianne grandit, – devint une demoiselle – aux sourcils noirs, merveilleusement belle, – digne d’un *pane hetman*. – La mère se mit à chercher, – à chercher un gendre; ... – mais ce n’est pas un *pane* que Marianne – allait voir en cachette, – c’est Pètre qu’elle allait voir, dans le bois, – dans la prairie, – tous les soirs. – Elle babillait et badinait avec lui, – l’embrassait en extase, elle était au paradis... et parfois – elle pleurait sans dire une parole.

« – Pourquoi pleures-tu, mon bel oiseau? – lui demandait Pètre. – Elle le regardait, et, souriante; – Je n’en sais rien moi-même! – Tu penses peut-être que je t’abandonnerai? – Non, j’irai avec toi et je t’aimerai – tant que je vivrai. – Tu plaisantes, mon ramier, – tu penses à quelque chanson... – Les *kobzars* disent ces choses-là, – mais ils sont aveugles! Ils ne savent pas – qu’à mon bien-aimé Pierre – du fond de la tombe noire, – je souriais, en lui disant: – Mon aigle aux ailes bleues, – je t’aimerai dans l’autre monde – comme je t’ai aimé dans celui-ci.

« Voilà comment ils s’aimaient, – et comment ils voulaient – s’aimer jusque dans l’autre monde... – Mais il n’en fut pas ainsi... – Marianne ne savait qu’aimer, – elle pensait que ce sont des histoires de *kobzars*, – d’aveugles qui ne voient pas les yeux bruns – et qui médissent des jeunes filles... – Ils médissent de vous, fillettes, mais ils disent vrai. – Moi aussi, je médis de vous, car je connais le mal; – Dieu vous fasse la grâce de ne pas savoir ici-bas – ce que je sais! ... Il fut un temps, fillettes, – où mon cœur ne dormait pas; je ne vous ai pas oubliées; – je vous aime depuis lors comme une mère ses enfants. – Je chanterai pour vous tant que je vivrai... – Et, mes chéries, quand je ne serai plus, – souvenez-vous de moi et de ma Marianne. – Moi, de l’autre monde, je vous sourirai tendrement, – je vous sourirai...

« Et il se prit à pleurer. – Enfin, au bout d’un moment, grâce – aux caressantes paroles – d’une gentille fillette... Voyez, – dit-il en essuyant ses yeux aveugles, – voyez, mes chéries, – malgré moi je m’attendris...

« La mère s’étonnait pourtant: – Qu’est-ce qui arrive, pensait-elle, – à Marianne? Elle s’assied pour coudre, – et elle ne coud pas! – Dans ses rêveries, au lieu de chanter Gritsa, elle chante Pétrouss! – En dormant, elle parle, – et donne des baisers à son oreiller!

« Elle commença par rire, – puis, voyant que c’était sérieux, – elle dit à Marianne: – Tut t’aperçois, je m’imagine, – qu’il faut songer à te marier? – Et avec qui, maman? – Avec celui que je te choisirai! ...

« Marianne, restée seule, chanta: – Ton bonheur est fini, – fini pour la vie... – Pourquoi hier, en revenant, – ne t’es-tu pas endormie pour toujours? – Il serait moins cruel de dormir – seulette dans le tombeau. – Peut-être alors sur toi ta mère aurait-elle pleuré! – Maintenant ta mère ne te pleurera pas, – ne chantera pas derrière ton cercueil, – et tu seras malheureuse encore, encore, – jusqu’à ce qu’on te mette dans la terre!

« Un soir, pendant que sa mère – dormait, elle sortit – pour écouter le rossignol, – comme si, de sa vie, elle ne l’eût entendu. – Elle sortit dans le jardin, écouta, – chanta un peu à son tour, – puis se tut. Sous un pommier, – silencieuse elle s’arrêta – et pleura comme pleure – un enfant sans mère...

« – Maman, que je suis malheureuse! – Pourquoi m’as-tu donné – ma beauté et mes sourcils noirs – et mes yeux bruns? – Tu m’as tout donné, mais ma part – ma part, tu me la refuses... – Pendant que je ne connaissais pas la peine, – pourquoi ne m’as-tu pas enterrée? »

« Marianne à travers ses larmes – ne voyait pas la lumière du jour. – Elle se mit à chanter: – « La lune brille à travers la forêt » – Elle chantait, s’interrompait, – prêtait l’oreille, recommençait encore, ... – sa faible voix se fatiguait, – mais elle n’entendait ni la voix – de Pètre, ni son cri d’appel, – ni ses paroles accoutumées: « Marianne, – où es-tu, mon bel oiseau? chante, – mon cher cœur, ma bien-aimée! »

« Pètre n’était pas là... – Serait-il possible qu’il eût abandonné – la pauvre fille aux noirs sourcils, – en cette heure mauvaise? – Voyons encore, se dit-elle... Cependant, – le long du bois sombre, – comme une *roussalka* qui attend la lune, – Marianne se promène. – Elle ne chante plus, la fille aux noirs sourcils, – elle pleure amèrement... – Oh! reviens, regarde, – oublieux Cosaque! – Marianne est épuisée, – mais elle ne sent pas la fatigue; – seule, dans le bois et dans la prairie, – elle erre toute la nuit. – Le ciel rougit, puis le soleil paraît; – la jeune fille jusqu’à la cabane – emporte sa douleur. – Elle arrive, elle regarde – sa mère qui dort. – « Oh! si tu savais, mère, – quel serpent – s’est enroulé autour du cœur – de l’enfant de ton sang! ...

« Et elle tomba sur son lit – comme dans un cercueil... »

Marianne

prose de Taras Hryhorovych Chevtchenko (1814-1861) – poète, peintre, ethnographe et humaniste ukrainien – est paru dans la

Revue des Deux Mondes, 3^e période, tome 15, à Paris, en 1876.

ISBN : 978-2-89854-336-4

© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2024

– 2 337^e lecturriel –

Lecturiels

www.lecturiels.org